

La presse ...

“Sans doute – et cela semblerait peut-être plus intéressant – pourrait-on mettre en scène cette pièce d’Anne-Marie Kraemer de manière plus réaliste, mais ce serait certainement un peu la trahir. Jacques David, lui, est fidèle. Dans un décor distancié, il traque la vie quotidienne de ces gens avec une très grande économie scénique. C’est très fort,. Tragique et drôle à la fois. Chaque geste, chaque intonation sont d’une diabolique précision. Et les comédiens sont excellents, Un spectacle qui honore le théâtre.”

Jean-Luc Jeener – LE FIGAROSCOPE – 14 décembre 2005.

Ce soir au Gallia, dernière représentation de la pièce « Les pots faut les tourner » signée de Anne-Marie Kraemer et créée par le Théâtre de l’Erre. La première fut tout simplement magnifique. Sur une trame simple, une jeune femme rend visite à ses parents, l’auteur a su photographier une famille dont on s’aperçoit à travers un tissu de banalités, qu’elle n’a plus grand chose à se dire (y a-t-il eu un jour un véritable échange ?) Où l’on n’écoute plus l’autre, où les non-dits et les silences sont aussi importants que les paroles. Où chacun est, en fait, enfermé dans sa solitude.

Une pièce où l’on rit face à l’exagération des lieux communs prononcés par les personnages, mais aussi violente tant l’auteur a su disséquer cette apparente banalité pour la renvoyer à la face du spectateur qui se retrouve souvent face à lui-même, son propre vécu. Une impression forte renforcée par la performance des comédiens et la qualité de la mise en scène, volontairement « minimaliste » où tout se joue dans les gestes, les attitudes, les regards.

La saison nouvelle du Gallia ne pouvait mieux commencer.

Didier Faucard - SUD OUEST- 1^{er} octobre 2004

La pièce écrite par Anne-Marie Kraemer et mise en scène par Jacques David est la photo d’une famille banale. Entre les trois personnages, le langage déploie ses effets sans vraiment parvenir à dire l’essentiel. Une réflexion sur le drame ordinaire de l’impossibilité à communiquer quand le langage se dissout dans le dérisoire.

« Dans cette pièce, il ne se passe rien de marquant. Mais une photographie de l’insignifiant peut s’avérer très complexe si on l’observe en détails. Ces gens se débattent comme des insectes: ils n’arrivent pas à communiquer et leur langage se détruit lui-même. La fille essaie de parler mais les parents n’arrivent pas à la laisser parler. Tel est souvent l’ordinaire de la vie: condamné au dérisoire, on essaie de dire les choses graves par de petits détails, on les aborde par le petit bout de la lorgnette, comme si le langage, au lieu d’éclairer et d’ouvrir vers quelque chose, s’enfermait dans la brume et n’aboutissait pas. Il s’agit là de thèmes qui me tiennent à cœur. Dans ma première pièce, Déménagement, figurait déjà cette problématique de la séparation à l’intérieur de soi, de la difficulté à communiquer. Je suis attachée à l’étrangeté du fait de parler. Ce n’est pas une pièce sur la famille mais sur l’inquiétante absurdité du

langage. Tout le monde peut s'y retrouver tant la chose est quotidienne et dans sa banalité, angoissante, comique et dérisoire. Quelquefois, les répliques ne se répondent pas, il ya des sauts, des ratés. Parfois, seule la sonorité des mots associe les idées et fait glisser la pensée. Jacques David a fait un intéressant travail de mise en scène. Les comédiens restent sur place, face au public, et une bande-son restitue la vie concrète qui les entoure. Cela les coupe davantage encore du monde et des autres et suggère bien que l'être parlant est divisé. Être coupé et divisé, voilà notre condition humaine. »

LA TERRASSE - Propos recueillis par Catherine Robert

Lettre Frédéric Vossier

Encore mille félicitations pour vous exprimer le bonheur que j'ai ressenti avec votre création. Beau moment de jubilation, malgré la pesanteur parfois irrespirable que le "quotidien" aménagé dramatiquement peut dégager.

Ce qui m'a vraiment marqué : c'est comment vous êtes parvenus à extraire des parts infimes de *réel* sur fond de "symbolisme" (je ne trouve pas d'autre mot pour l'instant). L'enfermement abstrait de ces personnages dans ces petites cases que forme ce décor improbable - et les touches de réel qui surgissent, ces touches qui ne peuvent percer que dans ce resserrement spatial, langagier, affectif, elles se démarquent de l'abstraction qui pousse le concret à se répandre, sur la face en relief des visages, la plasticité émotive de chaque visage qui donne corps à la simple expression de la vie courante, *et* les micro-gestes, l'infime, le concret de l'infime qui touche immanquablement, *et* les silences, *et* les ruptures, *et* les phrases qui appartiennent à ce que Merleau-Ponty nomme "la parole parlée", celle qui est déjà morte, mais qui continue de fonctionner, malgré sa mortification, son usage courant (mourant ?), *et* les intonations, etc... c'est ce jeu dialectique du réel, du concret et de l'abstrait qui est vraiment magnifique et saisissant...

Cela m'a fait penser à Heidegger, bien sûr : quand le "on" du bavardage s'épuise dans la saillie d'un silence qui fait frissonner l'authenticité muette de l'existence - l'angoisse frémit à sa pointe.

Très beau et merci pour ce spectacle.

Octobre 2004